

COMPTES RENDUS — RECENSIES

1. Le familistère de Guise — Une exposition

Les "Archives d'Architecture moderne" qui émanent de l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture et des Arts Visuels de Bruxelles, bien connue sous le nom d'Ecole de la Cambre, ont organisé, en 1976-1977, une exposition d'un très grand intérêt sur le familistère de Guise. Le catalogue important — en français et en anglais — renvoie dans l'orientation bibliographique à deux travaux d'Annick Brauman, un mémoire de licence (inédit à ma connaissance) sur le familistère des usines Godin de Bruxelles et une publication sur *le familistère de Guise, monographie d'un habitat sociétaire*, C.C.I., Paris, 1976.

Sur le familistère de Bruxelles, on peut se référer à une brève notice illustrée parue dans *Centre d'Archéologie Industrielle — Informations*, 1ère année, no. 1, 1975, p. 79, publication malheureusement épuisée.

Les titres des introductions au catalogue montrent bien la direction de recherche des auteurs : R. Delevoy, *Du rêve au symbole : une expérience socialiste. Un système contraignant ou répressif*. — A. Brauman, *Un exercice fouriériste*. — A. Brauman, *Architecture d'émancipation et libertés programmées*. Il est vrai que l'étude des familistères créés par Jean-Baptiste-André Godin peut s'appuyer sur les nombreux écrits de cette personnalité hors série. D'après Melle Brauman, la rencontre d'un industriel heureux dans ses entreprises avec les théories de Fourier et de Considérant l'ont amené à une triple alliance "du pragmatisme, de l'idéalisme et du refus de la politique". Pour faire échec à la prolétarianisation, il veut apporter à ses ouvriers les "équivalents de la richesse" : palais, éducation, prévoyance sociale. Nous ne nous engagerons pas dans la critique de la relation entre la pensée théorique et les réalisations pratiques : elle est incontestable mais les quelques pages du catalogue sont insuffisantes à cet égard malgré la grande richesse de leur contenu. Elles indiquent néanmoins à merveille l'originalité de l'expérience comme l'a fait également l'exposition.

Un parallèle entre Godin et De Gorge-Legrand me semble particulièrement clair : "A travers la pensée de Godin" ("Améliorer le sort des classes ouvrières en leur procurant les équivalents de la ri-

chesse”, no. 1871) et de l’industriel belge De Gorge, (“Attirer la main d’oeuvre par l’appât d’un bien-être inoui”, no. 1827) deux philosophies du logement social s’affrontent. L’une capitaliste, paternaliste et traditionnelle est basée sur une simple équation de rendement qui s’avoue en toute bonne conscience; l’autre, plus progressiste et sociale, tend à diminuer les inégalités de classe” (1).

L’exposition montrait, d’un côté, l’habitation communautaire du Familistère et, de l’autre, les habitations unifamiliales du Grand-Hornu. Il faut ajouter que celles-ci forment une cité construite entre 1820 et 1835, le Familistère de Guise, lui, datant de la fin du siècle.

La documentation réunie par Annick Brauman et Michel Louis a, dans ce domaine, une valeur qui n’a jamais été atteinte. Elle constitue, sans conteste, le départ d’une analyse approfondie du sujet. Il en est de même des réflexions personnelles des auteurs qui se situent plutôt dans un contexte philosophico-politique que dans une perspective historique. Certes, la démarche de l’historien est toujours sous-tendue par des desseins profonds même s’il ne se les avoue pas. Mais, l’analyse exhaustive est nécessaire et le cadre d’une exposition ne s’y prête pas.

Insistons néanmoins sur sa richesse. Le premier document est une proclamation de foi phalanstérienne de Godin, publiée en juillet 1848 à une époque où il se sentait menacé d’exil à cause de ses idées fouriéristes; une action nominative de l’Ecole Sociétaire de Victor Considérant (1845) le montre également engagé dans cette voie. Parmi les nombreux extraits du livre de Godin, *Solutions sociales*, édité en 1871, épinglons ses intentions ambitieuses “Ne pouvant faire un palais de la chaumière ou du galetas de chaque famille ouvrière, nous avons voulu mettre la demeure de l’ouvrier dans un palais : le Familistère en effet n’est pas autre chose : c’est le palais social de l’avenir” (2). Pour établir les principes généraux de l’organisation de celui-ci, il se fonde sur une curieuse analyse de la boîte crânienne. Par ailleurs, il compare les misérables maisons villageoises aux maisons des villes encore empreintes d’incohérence et de confusion dans leur architecture ainsi qu’aux maisons ouvrières construites par la Compagnie des mines de houille d’Anzin (1827), aux maisons bien connues de Mulhouse (1853) et aux logements du Grand Hornu. Le Grand Hornu fournit d’autres termes de comparaison. Mademoiselle

(1) Catalogue, pp. 142-143.

(2) Catalogue, pp. 11, 46.

Brauman, a joint également à l'exposition des plans des maisons ouvrières d'Anzin de 1867 ainsi qu'une photogravure de 1899 d'une habitation ancienne de Lesquielles-Saint-Germain. Les auteurs de l'exposition ont également placé côte à côte les plan de phalanstère de Fourier et Considérant et celui du familistère de Godin, confrontation qui démontre clairement la filiation. Des photographies anciennes et des gravures, dont plusieurs viennent des archives du Familistère de Guise, permettent de comprendre l'essence même de la réalisation de Godin "séparation en fonctions paisibles (habitation) et fonctions bruyantes (ateliers, dépendances), organisation miniaturisée des espaces verts, existence d'un clocheton (référence au château) surmontant la partie centrale" (3). "*Cité dans la Cité*" le domaine Godin est un nouveau quartier de la ville de Guise pour lequel l'industriel fait ouvrir une route et jeter un pont. Axes de circulation et rivière découpent le territoire en trois zones d'activités distinctes : habitat, travail, loisirs". (4).

Des plans des logements et des communes sont toujours justifiés par les auteurs du catalogue qui se réfèrent à la pensée de Godin; des photos anciennes d'un intérieur où une famille est assise autour d'une table garnie, de la cour intérieure du pavillon central font revivre plaisamment les textes de Godin. Très conscient de la nécessité de la fête, celui-ci organisait, chaque année, une fête du travail et une fête de l'enfance. Ses intentions "moralisatrices" apparaissent également dans l'extrait du registre des avis du familistère du 23 février 1865 qui annonce "un bal public et costumé". "La tenue doit être irréprochable, les personnes masquées ne seront pas admises. Les costumés prenant part au bal doivent être mis convenablement et l'on ne doit pas danser en blouse". Le bal fut néanmoins interdit par l'autorité municipale et les auteurs du catalogue ajoutent "L'expérience du familistère de Guise fut longtemps boycottée par la ville qui, sous couvert d'atteinte aux bonnes moeurs et de concurrence illégale au commerce, tenta à plusieurs reprises d'en saboter les initiatives communautaires". Certaines d'entre elles comme la création d'une Harmonie et d'une Fanfare étaient de pratique très répandue mais Godin devient au contraire l'exception quand il transforme son entreprise en "coopérative du capital et du travail", il est un précurseur quand il appelle des ouvriers de l'usine au "Co-

(3) Catalogue, p. 68.

(4) Catalogue, p. 70.

mité des pensions et du nécessaire à la subsistance". Il était nécessaire d'approcher tous les aspects de l'oeuvre de Godin et de comprendre la prospérité de son industrie pour saisir la valeur et la portée du Familistère dont les différents aspects sont ensuite montrés dans l'exposition : photographies du parc, du pavillon de la nourricerie et du pouponnat, du bloc du théâtre, de la bibliothèque, des écoles, de la buanderie, de l'économat. Et pour chaque activité, Jean-Baptiste Godin lui-même adonna avec minutie tous les détails matériels qui devaient fournir à ses ouvriers "les équivalents de la richesse". La même minutie se retrouve dans les détails techniques de l'architecture dont l'austérité et l'uniformité rappellent sa pensée égalitaire mais évoquent l'esthétique classique et dont la commodité est conçue comme le luxe pour l'ouvrier. L'exposition compte également des documents sur le familistère de Laeken-lez-Bruxelles avant d'en terminer par le parallèle entre Degorge-Legrand, le capitaliste paternaliste et Godin, le progressiste.

D'après les auteurs de l'exposition, l'option progressiste de l'industriel français n'en cache pas moins des visées qui traduisent le rapport de forces entre un patron et ses ouvriers. En effet, la cour centrale du Familistère facilite la surveillance de même que le préau de l'Athénée Adolphe Max et d'autres écoles communales de Bruxelles, de même que la cour de la prison de Stein en Suisse. Il est vrai que le plan en étoile de nombreuses prisons édifiées au XIXe siècle ressemble à ce type de structure interne. Faut-il suivre les auteurs dans cette voie ? Je suis quelque peu sceptique quoiqu'en disent certains psychologues ou certains sociologues.

Il n'en reste pas moins que le catalogue de l'exposition sur le Familistère de Guise constitue pour la recherche historique un document utile. L'oeuvre de Jean-Baptiste Godin étonne, le type de logement social qu'il a réalisé dans des desseins moralisateurs et philanthropiques, est d'une grande originalité. Melle Brauman a utilisé son grand livre "Solutions sociales"; on trouve dans le catalogue quelques références à d'autres publications de cet homme d'exception. Toutefois celles-ci sont fort nombreuses. Melle Brauman a-t-elle pu disposer de leur ensemble ? Peut-être nous réserve-t-elle la surprise de l'ouvrage exhaustif qui s'imposerait sur le sujet ?

Marinette BRUWIER

M. SMETS : *De ontwikkeling van de tuinwijkgedachte in België. Een overzicht van de Belgische volkswoningbouw in de periode 1830-1930*. Pierre Mardaga, s.l.n.d. (Collection architecture et documents) (1977).

Van de hand van Marcel Smets kenden wij reeds zijn licentieverhandeling over Huib Hoste (1), en twee themanummers van *Forum* over de stedeboekkundige evolutie in België tussen 1920 en 1940 en de tuinwijken (2).

In zijn boek wil de auteur de opvattingen van de modernistische architecten en hun betekenis voor de volkshuisvesting in het brede kader van een "samenhangende theorie van het stedeboekkundig denken in België" plaatsen. Ongeveer de helft van deze studie wordt ingenomen door een overzicht van de stedeboekkundige evolutie en de volkshuisvesting tot aan W.O. I. Wij beperken ons hier tot een korte samenvatting van de tweede helft, die specifiek over de modernisten en de tuinwijken handelt.

Aan de oorsprong van de tuinwijkbeweging lag de studie van E. Howard, *Tomorrow : a Peaceful Path to Real Reform* (1898), die als reactie op de 19de-eeuwse stad, een nieuwe beschaving wilde opbouwen in tuinsteden, die de voordelen van de stad en van het platteland zouden combineren. Howards boek heeft in België weinig invloed uitgeoefend, de ontwerpen die Unwin op basis van het ideaal maakte des te meer. Unwin betekent het begin van een op de gemeenschap gerichte stedeboek : de vormgeving, de schoonheid van de wijk moet zoveel mogelijk uitdrukking zijn van coöperatie en betrokkenheid.

Hoewel vóór W.O. I reeds met een soort tuinwijken werd geëxperimenteerd in België (bv. in 1912 in Winterslag), zullen pas de modernisten zowel de vormgeving als het maatschappelijk engagement van Unwin trachten te realiseren.

De enorme verwoestingen van de oorlogen maakten van België een "interessant geval" voor architecten en urbanisten : reeds in 1915 werd een internationaal congres over wederopbouw georganiseerd. Binnen de *Union des Villes* werden bilaterale studiecmissies

(1) M. SMETS, *Huib Hoste, voorvechter van een vernieuwde architectuur*, Nationale Confederatie van het Bouwbedrijf, Brussel, s.d. (1972).

(2) M. SMETS, "Stedeboek in België 1920-1940", *Forum*, XXIV, 1972, 4 & 5.

opgericht, waarin de modernisten samenwerkten met de meest voraanstaande buitenlandse architecten (Van der Swaelmen en Hoste o.a. met Berlage). Met de nieuwe mentaliteit die na de oorlog heerste, meenden de modernisten eindelijk te kunnen komen tot een stede-bouw gefundeerd op sociale betrokkenheid. Zij hadden onmiddellijk hun eisen klaar : voor alle gemeenten moesten algemene plannen van aanleg worden opgesteld (wet 1915), de moderne volkswoningbouw moest absolute voorrang krijgen (tekort van 200.00 woningen) en bij de restauratie moest worden afgezien van stijlnabootsing.

Behalve de oprichting van de Nationale Maatschappij voor Goedkope Woningen in 1919 (wetsvoorstel reeds van 1914), bewees geen van de regeringsmaatregelen dat de overheid de modernisten zou volgen, integendeel. Enkel in West-Vlaanderen konden zij (onder impuls van Verwilghen), bij wijze van experiment, enkele tuinvijken realiseren. Zij gaven aan deze woonvorm de voorkeur, omdat zijn gelijkenis met de suburbane villabouw voor hen de ontvoogding van de arbeiders moest symboliseren.

De modernistische gedragslijn werd vastgelegd op het wederopbouwcongres van de *Union des Villes* in 1920, zij vormde het theoretisch kader waarbinnen de Nationale Maatschappij voor Goedkope Woningen (o.l.v. E. Vinck) de eerste jaren zou werken.

Deze gedragslijn omvatte : — tegengaan van de privé-speculatie (de nieuwe denkbeelden zouden buiten de stad gerealiseerd dienen te worden, de strijd tegen de speculatie in de stad was verloren.) — geen individueel woningbezit, maar huurderscoöperaties (een breuk met de officiële “huisvestingspolitiek” sinds 1850.) — gebruik van moderne technieken om te komen tot een nieuwe esthetiek (normalisatie, machine-esthetiek).

Door haar opteren voor de tuinvijken (niet enkel als technische oplossing, maar ook als een middel om aan een nieuwe maatschappij te bouwen), kwam de Nationale Maatschappij onvermijdelijk bij de modernisten terecht, de enigen die het concept grondig bestudeerd hadden. Hun inzichten gingen spoedig de realisaties van de Maatschappij doordringen : voor het eerst werd de volkswoningbouw niet meer bepaald door rendement, maar door een optimale woonomgeving (max. 30 woningen/ha.).

De gemeenschapsvormende idealen bleken echter meestal niet haalbaar : in veel gevallen verwerd de tuinvijk tot een techniek, een nieuwe manier van verkavelen. In de beste realisaties werd toch wel volop geëxperimenteerd met nieuwe technieken (asbeton) en een

nieuwe esthetiek (eerste cubistische woningen : Cité Moderne, Kapelleveld, Klein Rusland) en een nieuwe vorm van samenleven (niet-gehiërarchiseerde woningen, gemeenschapsvoorzieningen). De meeste vooruitstrevende wijken waren initiatieven van huurderscoöperaties, dikwijls van socialistische inspiratie. Enkel zij konden genoeg kapitaal bij elkaar brengen om dergelijke grote complexen te realiseren. Bovendien bond een zekere politieke gelijkgezindheid hen aan architecten uit de modernistische groep.

Spoedig kwam er echter tegenstand van de overheid, zowel tegen de agressieve vormgeving, als tegen het sociaal engagement van deze wijken (men vreesde dat een rode ring rond Brussel zou groeien). Dit conflict bereikte zijn hoogtepunt wanneer in 1926 de regering kredieten weigerde aan de Nationale Maatschappij, maar reeds in 1922 probeerde men van regeringszijde weer het privé-initiatief en de eigendomsverwerving als centrale assen van de volkshuisvesting te herstellen.

Na 1926 werd het woningprobleem opnieuw geformuleerd in termen van kostprijs (niet boven de 25.000 F.) en van aantal woningen. De hoogwaardige aanleg, eigen aan de tuinvijken, had men voor goed opgegeven. Mede onder invloed van de socialisten stond de woningbouwpolitiek in die periode uitsluitend in het teken van de strijd tegen de krotten : hygiëne werd voortaan het enige leidmotief. Overigens hadden de tuinvijken aan de slechte behuizing in de stedelijke centra niets verbeterd.

Tegen het einde van de 20-er jaren begonnen de modernisten dan ook in het theoretische vlak naar andere oplossingen uit te zien. Hun nieuwe ontwerpen werden bepaald door de theorie van de Existenzminimumwoning (CIAM 2) en van de "ville radieuse", de vrijstaande hoogbouw in het groen (Le Corbusier en Gropius op CIAM 3). Voortaan ontwierpen zij minimumwoningen, die door hun hoge densiteit (hoogbouw) een maximum aan voorzieningen mogelijk maakten en ook veel minder bouwgrond vereisten, dus dicht bij de stad konden gerealiseerd worden. Dit hoogbouw-in-het-groen concept maakte, volgens de modernisten, de voordelen van de tuinvijken (niet-gehiërarchiseerde woningen in een hoogwaardig woonmilieu) voor grotere groepen toegankelijk. De welgestelde burgers begonnen rond die tijd ook meer en meer in appartementsgebouwen te wonen, zodat de hoogbouw weer kon verklaard worden als een teken van arbeidersemancipatie.

In de realiteit drong de hoogbouw-in-het-groen nauwelijks door

in de volkswoningbouw, die tijdens de economische crisis trouwens nagenoeg volledig stil lag. Na W.O. II werd het concept, ontdaan van zijn idealistische trekken, door het privé-initiatief maar al te gretig overgenomen, met alle gevolgen vandien.

Bij de evaluatie van de historische betekenis van de tuinvijken stipt Marcel Smets een groot aantal negatieve punten aan : het wonen werd er geïsoleerd van de andere activiteiten, de beoogde groepsvorming werd haast nergens gerealiseerd, de moderne vormgeving sprak de bewoners niet aan. De modernisten hielden bij hun ontwerpen geen rekening met de noden en wensen van de toekomstige bewoners, zo ontstond een kloof tussen architect en bewoners, wat bij meer kapitaalkrachtige opdrachtgevers zeker niet het geval zou zijn.

Positieve elementen waren alleszins de maatschappelijke betrokkenheid (althans in theorie aanwezig), de hoogwaardige aanleg en de niet-gehiërarchiseerde bebouwing.

De auteur geeft vooral in het tweede deel van zijn studie antwoord op een belangrijke vraag, nl. hoe degenereerde de sociale huisvesting tot de droevige bedoening die zij nu is ? De modernisten hebben in hun tuinvijken aangetoond dat een valabele oplossing van het volkshuisvestingsprobleem slechts mogelijk is, wanneer men afstapt van de eigendomsverwerving om te komen tot een maatschappelijk geëngageerde leefgemeenschap. Dat de hoge kostprijs geen argument kan zijn tegen een dergelijke, in een harmonisch kader ontwikkelde, gemeenschap, hebben zij jammer genoeg ook niet begrepen.

In deze studie, zowel als in de themanummers van *Forum*, wijst Marcel Smets terloops op gelijkenissen of gewilde nabootsingen van de gegoede standen in de volkswoningbouw (bv. de plattegronden van de cubistische woningen, vb. 2 de hoogbouw die na W.O. II bijzonder populair was bij de socialisten). Het lijkt ons een interessant aspect van de verburgerlijking der arbeidersklasse, dat verdere studie verdient.

Willy STEENSELS